

Fahrenheit 451 de François Truffaut

Fahrenheit 451, Grande-Bretagne, 1966, 113 minutes

Maurice Elia

Number 185, July–August 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49476ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Elia, M. (1996). Review of [Fahrenheit 451 de François Truffaut / *Fahrenheit 451*, Grande-Bretagne, 1966, 113 minutes]. *Séquences*, (185), 20–20.

FAHRENHEIT 451

de François Truffaut

Pour se donner l'impression d'être un homme libre, François Truffaut décide de vendre sa voiture avant de tourner **Fahrenheit 451**. De toute manière, il n'en a pas besoin puisque c'est en Angleterre qu'il est allé tourner son film. Il a pris des leçons d'anglais l'année précédente et s'est fait couper les cheveux au plus court pour ne pas avoir à aller chez le coiffeur pendant au moins quelques mois. Nous sommes alors en janvier 1966 et le cinéaste, qui a déjà quatre courts métrages et quatre longs métrages à son actif¹, entend entièrement se consacrer à son histoire d'«hommes-livres» tirée d'un récit de Ray Bradbury.

Dans son «journal de tournage» qui est publié tous les mois dans *Les Cahiers du cinéma*, il écrit: «**Fahrenheit 451** est l'histoire archi-simple d'une société dans laquelle il est interdit de lire et d'avoir des livres. Les pompiers — qui autrefois éteignaient les incendies — sont chargés de confisquer les livres et de les brûler sur place. L'un d'eux, Montag, sur le point d'être promu à un grade supérieur, influencé par sa rencontre avec une jeune questionneuse, commence à lire des livres et à y trouver du plaisir. Sa propre femme le dénonce par peur...» Montag devra alors se réfugier dans la montagne où s'organise une résistance d'hommes-livres,

ainsi surnommés parce qu'ils ont décidé d'apprendre par cœur les chefs-d'œuvre de la littérature mondiale afin de les préserver pour l'éternité.

«Histoire archi-simple» sans doute, mais aux résonances immenses. Truffaut a filmé des livres de manière qu'ils puissent se défendre tout seuls, de manière que l'on sente qu'ils sont vivants et qu'ils peuvent, par conséquent, mourir (par exemple, à 451° F, température de combustion du papier). Il nous a donné l'impression que nos amis les livres pouvaient aussi devenir nos ennemis, mais qu'il ne dépendait que de nous de choisir. Pas de censure littéraire dans **Fahrenheit**: en choisissant par exemple de faire brûler *Mein Kampf* parmi tant d'autres ouvrages, Truffaut ne voulait pas faire un film bêtement généreux de dénonciation humaine. Dans le grand cirque idéologique que furent les années 60, il a su nous prouver que n'importe qui, n'importe quoi pouvait nous entraîner vers la fadeur complète, horrible, d'un temps neutralisé, désaffecté, neutralisé.

Truffaut hésite à rendre «méchants» des personnages hautement antipathiques, comme le capitaine des pompiers qui égrène des arguments très plausi-

bles contre les livres et que le cinéaste pouvait, s'il le voulait, reprendre à son compte pour dénoncer par exemple la vanité des écrivains. Dans le cas de Linda, la femme de Montag (et un des deux personnages incarnés par Julie Christie), il s'ingénie à la rendre pathétique en même temps qu'odieuse. Il y a dans plusieurs des mouvements des mains et du visage de Linda (filmée de profil) vis-à-vis de son mari la souffrance de ceux qui se résignent à l'aliénation. Bien qu'elle décide de dénoncer Montag aux autorités, elle demeure effrayée par son geste et ne sait plus très bien si elle a agi de façon positive. De même,

Clarisse (dont le visage est filmé de face) semble une petite jeune fille raisonnable qui entraîne Montag dans la montagne sans vraiment s'attacher à lui.

Fahrenheit 451 aurait pu être un film dur et violent, grave dans sa conception et dans sa réalisation. Truffaut a décidé qu'il serait plus léger, posant sur l'avenir un regard un peu lointain comme celui sur le passé qu'il posait avec **Jules et Jim**. On a l'impression qu'il n'a pas voulu forcer la main de son public, ni le contraindre à trop croire à son récit. «Si je recommençais le film à zéro, écrirait-il dans son journal, je dirais au décorateur, au costumier et à l'opérateur en guise d'instructions: faisons un

film sur la vie comme la voient les enfants, les pompiers seront des soldats de plomb, la caserne un superbe jouet, etc.» C'est pourquoi, malgré son «grand sujet», **Fahrenheit** est resté aujourd'hui un beau film simple qu'on peut difficilement classer parmi les films de science-fiction.

Maurice Elia

1. *Une Visite* (1954), *Les Mistons* (1958), *Une Histoire d'eau* (co-réal. Jean-Luc Godard, 1958), *Antoine et Colette* (un des cinq sketches de *L'Amour à 20 ans*, 1962), *Les Quatre cents coups* (1959), *Tirez sur le pianiste* (1960), *Jules et Jim* (1962) et *La Peau douce* (1964).

FAHRENHEIT 451

Réal.: François Truffaut - Scén.: François Truffaut, Jean-Louis Richard, David Rudkin, Helen Scott, d'après le roman de Ray Bradbury — Phot.: Nicholas Roeg — Mus.: Bernard Herrmann — Déc.: Syd Cain — Mont.: Thom Noble — Int.: Oskar Werner (Montag), Julie Christie (Linda/Clarisse), Cyril Cusack (le capitaine), Anton Driffling (Fabian), Jeremy Spencer (l'homme à la pomme), Anne Bell (Doris), Caroline Hunt (Helen), Gillian Lewis (la speakerine) — Prod.: Lewis M. Allen, Ian Lewis - Grande-Bretagne — 1966 — 113 minutes.



Julie Christie et Oskar Werner dans **Fahrenheit 451**